

Jess

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Mazeau, Valérie, 1967-

Jess

(Collection Roman)

Texte en français seulement.

ISBN 978-2-7640-2511-6

I. Titre.

PQ2713.A93J47 2016

843'.92

C2015-942502-6

© 2016, Les Éditions Québec-Livres  
Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média  
955, rue Amherst  
Montréal (Québec) H2L 3K4  
Tél. : 514 270-1746

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

---

Pour en savoir davantage sur nos publications,  
visitez notre site : [www.quebec-livres.com](http://www.quebec-livres.com)

---

Éditeur : Jacques Simard  
Conception de la couverture : Bernard Langlois  
Illustration de la couverture : Shutterstock, IstockPhoto  
Conception graphique : Sandra Laforest  
Infographie : Claude Bergeron

Imprimé au Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres – Gestion SODEC.

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entre-  
prises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par  
l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

**DISTRIBUTEURS  
EXCLUSIFS :**

- Pour le Canada et les États-Unis:  
**MESSAGERIES ADP\***  
2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) J4G 1G4  
Tél. : 450 640-1237  
Télécopieur : 450 674-6237  
\* une division du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.
- Pour la France et les autres pays:  
**INTERFORUM editis**  
Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine  
94854 Ivry CEDEX  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
**Service commande France  
métropolitaine**  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
**Service commandes Export –  
DOM-TOM**  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

- Pour la Suisse:  
**INTERFORUM editis SUISSE**  
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg  
– Suisse  
Tél. : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)  
**Distributeur : OLF S.A.**  
ZI. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg  
– Suisse  
**Commandes :** Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

- Pour la Belgique et le Luxembourg:  
**INTERFORUM BENELUX S.A.**  
Fond Jean-Pâques, 6  
B-1348 Louvain-La-Neuve  
Tél. : 00 32 10 42 03 20  
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

# Jess

VALÉRIE  
MAZEAU



LES ÉDITIONS  
Québec-Livres

Une société de Québecor Média



*« Le présent serait plein de tous les avènements,  
si le passé n'y projetait déjà une histoire. »*

André Gide



# Louise

## Trois-Rivières, le 4 novembre

— Bienvenue !

Le carillon en bambou vient de chanter. Son bruissement fluide, éolien et aquatique annonce l'arrivée de clients. Un peu fébrile, Sophie quitte le comptoir et vient accueillir le groupe, les premiers clients du Café & Co. Aujourd'hui, c'est l'inauguration. À cinquante-deux ans, Sophie reprend du service. La dernière fois qu'elle a été serveuse, c'était dans son pays, la France, dans un bar de plage, en Bretagne. Elle avait déjà sa silhouette d'aujourd'hui – mince, de taille moyenne, les cheveux courts et bruns – et elle avait dix-huit ans, l'âge de sa fille Jess qui, elle, est restée derrière le comptoir à essuyer pour la troisième fois les tasses et leurs soucoupes, les petites assiettes à dessert, les verres, la tête enfoncée dans la capuche immense d'un chandail noir. Un premier jour, ça ne se rate pas. Denise, en cuisine, petite fourmi courbée au-dessus des fourneaux, finit de préparer le dessert du jour : un crumble aux pommes. Denise est ravie : chaque jour, elle fera un gâteau et en plusieurs exemplaires si les clients sont nombreux. Tous ces desserts qu'elle avait rêvé de préparer pour les petits-enfants qu'elle n'a jamais eus. La revanche de mamie Denise. Chaque jour, elle mettra une robe différente, toujours dans ses nuances préférées de vieux rose, de gris perle et de parme, avec ses mocassins en suède violet, et elle coiffera ses cheveux blancs en aurole autour de son visage poudré avec discrétion. Le carillon, il vient de chez elle, de sa minuscule véranda, à vingt minutes d'ici. De sa maison de poupée où elle a passé les trois quarts de son existence, sa vie d'épouse et de mère, son univers peuplé de livres. Denise, c'est une bibliothèque à elle toute seule. Ce carillon, elle y tient beaucoup et a voulu l'installer dans le café pour porter chance et prospérité. Quand Denise émit l'idée

de le rapporter au café, Sophie n'avait pas été convaincue et avait fait preuve d'un certain aplomb. Une grande première pour elle.

— Sophie, c'est un carillon porte-bonheur.

— Je te crois, Denise, sauf que j'ai peur qu'il soit pénible à entendre, à la longue.

— Tu verras, ses tonalités de bambou sont nettement plus douces que le métal ou le verre.

— Sans aucun doute.

— On le suspend à la porte du café et comme ça, on sait qu'on a des clients.

— D'accord, mais les clients déjà installés seront peut-être agacés de l'avoir dans les oreilles à chaque entrée et sortie.

— Et quand on sera occupées en cuisine, on pourra venir tout de suite en salle pour accueillir nos nouveaux arrivants.

— À tinter chaque jour, à chaque passage, il ne tiendra jamais.

— De l'artisanat comme ça, c'est du solide.

— J'ai du mal à y croire.

— Quand tu le verras, tu comprendras.

— Je ne suis vraiment pas décidée.

— Il vient de Bali. Enfin, d'un magasin d'articles d'occasion de Trois-Rivières.

Jess, sollicitée sur le sujet, avait haussé les épaules, indifférente à la dimension feng shui de l'objet. Devant la mine dépitée de Denise, Sophie avait accepté de voir le carillon de plus près et avait proposé de le prendre à l'essai. Après tout, on pouvait l'installer, vivre avec et décider ensuite de le garder ou non. Pour le transporter jusqu'au café, Denise l'avait enveloppé dans une grande couverture en laine tricotée, aux couleurs de l'arc-en-ciel, et l'avait déballé avec des gestes d'une lenteur de caméléon, délicatesse requise pour un vase en cristal. Le carillon avait vécu : l'ensemble avait blanchi à la lueur du soleil et de la lune, puis avait reçu une fine couche de vernis doré pour retrouver sa teinte naturelle. L'un des six bambous était légèrement fendu, un cordage de suspension avait été remplacé dans une couleur plus sombre. Il avait des allures de doudou recousu de partout, rescapé de l'enfance. Sophie avait cédé.

— Cette table ronde, avec huit chaises, est-elle libre ?



Le groupe qui vient d'entrer est animé. Huit femmes qui pépient sans cesse, entre deux gloussements, qui se tiennent par la main, leurs sacs colorés pendus à leurs bras, chaussures et boucles d'oreilles assorties, quelques barrettes dans les cheveux, des petites filles en sortie scolaire. L'une d'elles, les cheveux courts et blancs, la silhouette tonique et conquérante, se détache des autres et s'adresse à Sophie, qui lui répond avec un sourire timide.

— En fait, c'est la table des projets, mais vous pouvez vous y installer.

— La table des projets ?

— Oui, c'est assez original.

— On y joue comment ?

— La règle du jeu est écrite sur ce document.

Pendant que le groupe s'installe dans un bourdonnement joyeux, la femme conquérante, la reine de la ruche, réclame un peu d'attention et lit à ses amies le petit document, plastifié comme un menu, placé au centre de la table. La règle est simple : une personne expose son projet et les autres participants l'écoutent avec bienveillance, posent toutes les questions qui viennent spontanément à l'esprit, et, si le projet résonne chez une personne ayant déjà vécu une expérience similaire, elle partage cet épisode de sa vie. La femme conquérante hoche la tête et traduit à son club de copines, en cherchant du regard l'approbation de Sophie.

— Oui, je comprends. Ton projet me fait penser à un épisode de ma vie, et voilà comment je l'ai vécu.

— C'est ça.

— Je peux t'apporter des conseils, des idées, ou je peux simplement te raconter mon vécu qui, par résonance, va nourrir ton projet.

— C'est ma fille qui a eu l'idée.

Sophie tourne la tête vers le comptoir et désigne Jess, toujours cachée derrière la montagne de tasses et de verres. Depuis sa formation à l'Université Saint-Laurent, Sophie pense à l'histoire racontée par l'anthropologue Peggy Laurent : celle de Lani, cette jeune fille indigène de la jungle des Philippines, en quête de sa mission de vie. Sophie espère tant que Jess pourra, à son tour, trouver son chemin. Elle fait le décompte : leur trio de femmes – sa fille, son amie Denise et elle, ainsi que cet essaim de huit abeilles, c'est onze femmes dans un même lieu, en ce onzième

mois de l'année. Une énergie particulière s'en dégage, une forme d'effervescence un peu électrique. Une atmosphère qui pourrait vite basculer dans l'hystérie collective, que Sophie craint inconsciemment, qu'elle semble avoir déjà vécue, mais elle ne sait plus où. Peut-être le début de son roman, celui qu'elle pourrait écrire, le premier. C'est aussi grâce à cette formation de l'an dernier et à Marie-Antoinette Mislove, leur professeur de linguistique, que Sophie a pris la décision d'écrire, de trouver le temps de s'y consacrer, entre son travail d'aide à domicile le matin, l'après-midi au café, et des moments consacrés à Jess, notamment pour lui faire découvrir le Québec. Pour l'instant, la rencontre avec l'écriture n'a pas eu lieu, car la disponibilité lui a manqué. Jess est arrivée de France en septembre, leur vie quotidienne s'est organisée dans le petit appartement que Sophie continue de louer près de l'université, le projet du café a été mûrement réfléchi, ce qui a nécessité beaucoup de temps avec Denise pour choisir les jours et les horaires d'ouverture, dessert ou pas dessert, le nom, l'ambiance – zen ou salon de thé à l'anglaise.

— On peut l'utiliser ?

La femme conquérante demande l'autorisation de se servir du bloc de papier à spirales, placé sous la règle du jeu, au milieu de la table. Au bloc est accroché un stylo, pendu à une fine cordelette. Tout a été pensé. Sophie acquiesce. Ce bloc, il est fait pour ça : prendre des notes, gri-bouiller, chercher des idées, avec ses pages détachables pour emporter le tout avec soi. Au reste de l'essaim, la reine des abeilles lance son idée : quels projets pour la retraite ? Justement, c'est leur grande discussion du jour, entre amies retraitées ou presque, parties en goguette pour se gaver d'expos, de fous rires, de gourmandises, et pour profiter de la vie, car c'est maintenant ou jamais. Avec la commande des boissons, Sophie retourne au comptoir, qu'elle effleure de la main. Ce comptoir gris clair, assorti au carrelage blanc nacré, du même blanc que les murs et les plafonds, il a bien failli être repeint en rouge vif. Le rouge, c'était l'idée de Betty, une copine de la formation, devenue son employeuse pour le travail à domicile. Sophie avait dû lui fournir quelques explications :

— Betty, on nous prête ce café jusqu'en juin.

— Et alors ?

— Tout repeindre, c'est beaucoup de travail pour quelques mois seulement.

— Le rouge, c'est la vie.

— Pour tout te dire, ils nous ont donné l'autorisation de décorer les murs à notre idée sans trop modifier le reste. Repeindre, oui, mais avec les mêmes couleurs. À part la pancarte extérieure.

— Nous ? Ils ?

— Nous, c'est Denise et moi. Ils, ce sont les enfants d'une amie de Denise partis au Japon pour une année scolaire. Une sorte de mutation professionnelle.

— Pourtant, le rouge porte bonheur.

Depuis sa récente métamorphose de quadragénaire, Betty a une passion pour le rouge, dont elle a coloré ses cheveux – courts et dressés droit sur la tête –, qu'elle met en valeur en chaussant des lunettes rectangulaires aux montures sombres comme de l'ébène, en s'habillant en noir corbeau, cuissardes et talons aiguilles, pantalon et corsage moulants, et en ayant fait graver un tatouage du noir anarchiste en haut de son bras droit : « Ni Dieu ni maître ». Avant, elle se qualifiait de « Bouboule, Biberon, Bobo », étouffait dans une vie de mère de famille professionnelle, noyée dans un corps informe qu'elle haïssait. À l'issue de la formation, elle avait opté pour une existence de femme d'affaires : « Betty, Battante, Big Money », tout en continuant à collectionner les amants afin de rattraper, selon ses propos, toutes ces années perdues. Son entreprise nouvellement créée se développant, elle avait proposé à Sophie un contrat à temps partiel. Depuis un mois, Sophie y travaille chaque matin de la semaine, apporte son aide pour du ménage, du repassage, de la lecture de journaux et du soutien scolaire.

— Votre mur végétal est original !

Une autre femme du groupe, profitant d'une longue discussion entre la reine des abeilles et son essaim, s'adresse à Sophie, revenue à la table des projets pour servir les boissons chaudes. Le café fumant et les vapeurs de thé flottent au-dessus de son plateau rond en tek, un autre trésor de Denise, visiblement passionnée de bois exotiques, un peu délavé au milieu, mais « on n'y verra rien une fois les tasses posées dessus ». Sophie raconte la mise en place du mur végétal par Aaron, un ami fermier installé dans la campagne alentour. Il a eu l'idée de fixer plusieurs portemanteaux au mur et d'y suspendre des jardinières rectangulaires. Dans chacune, il y a des plantes fraîchement déterrées de son jardin expérimental. Expérimental ? Sophie explique qu'Aaron accueille des groupes scolaires dans sa ferme de Bel Air, qu'il aime faire découvrir les fruits et

les légumes, ce qui paraît basique, mais pas tant que ça, qu'il apprend aux enfants à s'occuper de Ginger, la vache rousse, et de Silver, l'âne gris. Pour Sophie, sa rencontre avec Aaron a été déterminante. Le jeune fermier faisait partie de l'équipe pédagogique hors du commun constituée par Peggy Laurent, qui avait choisi d'alterner les cours animés par des professeurs universitaires et des ateliers pratiques d'intervenants opérationnels. Dans la ferme d'Aaron, Sophie et les cinq autres apprenants avaient planté des pommes de terre, cueilli des pommes, nettoyé le poulailler, nourri les poules, la vache et l'âne, construit un hôtel à abeilles, réparé le tracteur et préparé des conserves de légumes. Ce retour à la nature avait été régénérant pour tous, parfois même révélateur. Aaron et Sophie étaient devenus amis.

— Bonne fête, ma chérie.

En passant près du comptoir, en direction de la cuisine située juste derrière, Sophie vient de déposer un baiser sur la capuche de Jess. Le crumble est prêt à servir, les huit parts ont été préparées par Denise. Le 4 novembre, c'est la Sainte-Jessica. Jess est au courant. D'ailleurs, elle a une sainte horreur qu'on la lui souhaite. Mais elle ne dit rien. Elle sait que sa mère et Denise ont choisi ce jour symbolique pour lui donner, à elle aussi, un nouveau départ, comme ce café qui renaît. Les propriétaires avaient lancé : « Nous reviendrons avant l'été. D'ici là, faites-en votre nid. » Jess, à dix-huit ans, ne sait pas bien où est son nid. En France ? Elle ne voulait plus vivre dans la maison de ses parents, où elle a grandi, où son père et son frère benjamin sont restés vivre, d'où sa mère est partie il y a un peu plus d'un an et demi, pour venir se former à l'université de Trois-Rivières et trouver « le chemin vers Soi ». Son nouveau lieu de vie, c'est le petit appartement que sa mère loue depuis le début de sa formation. Minuscule, une seule chambre, une cuisinette de poche, tout près de l'université. Jess dort dans la chambre et Sophie a pris possession du vieux canapé dans le salon miniature. Jess s'y sent plutôt bien. Sa mère est là, douce et un peu angoissée, comme elle l'a toujours été.

— Jess, tu viens expliquer le mur du troc ?

Le mur du troc, c'est aussi son idée. Comme la table des projets. Bien sûr, il n'y a pas encore beaucoup d'annonces, juste celles des copains de sa mère, ceux de la formation. Ce concept de mur du troc, elle l'avait vu dans un restaurant en Hollande, pendant un séjour linguistique avec sa classe de lycée. On s'assoit à une grande table, on déjeune

avec d'autres personnes venues d'ailleurs, on discute si on veut. Les clients locaux venaient proposer leurs services en échange d'autres. « Je cherche une personne pour tondre ma pelouse et moi, je peux donner des cours d'anglais. » Sa mère et Denise avaient applaudi à l'idée, ravies que Jess puisse mettre son empreinte dans ce café un peu spécial. Jess avait constaté l'évolution de sa mère, plus cool depuis sa vie québécoise. À l'issue d'une soirée passée chez Denise, les trois femmes étaient tombées d'accord sur le nom de leur café, devenu évident : le café communautaire, Café & Co. Jess avait apprécié les nouveaux amis de sa mère. Ce fermier était sympa, grand, avec des cheveux blonds, bouclés et un peu longs, son jean délavé et sa chemise assortie – un style plus proche du surfeur californien que du fermier québécois –, toujours un brin de paille agrippé à une manche, une odeur douce de lait et de miel. Elle avait aimé discuter avec le gars brun taillé comme un rugbyman, un certain Richard, étudiant dans le même groupe que sa mère, celui qui a un camion vraiment original, une échelle sur le toit, une sorte de gouttière sur le côté et, à l'intérieur, une caverne d'Ali Baba avec des outils très bien rangés, un coin pour pique-niquer, un matelas pour la sieste, des petits rideaux aux fenêtres, des affiches sur les planètes. Sa mère lui avait expliqué que Richard, électricien au chômage et contraint par sa femme à suivre la formation, avait fusionné avec leur prof de cosmologie de l'an dernier, celui qui passe ses nuits à regarder le ciel, qui rythme ses journées au gré de la lune. La pancarte Café & Co, c'est Richard qui l'a fabriquée de ses mains puissantes et carrées, qui l'a posée sur la façade extérieure. Il a pris son échelle, il y a monté son imposante stature pour clouter et visser la pancarte aux lettres blanches sur un fond vert, de ce vert doux qui rappelle la feuille de l'amandier. Il a aussi conçu la petite pancarte, assortie à la grande, placée près de la porte d'entrée, indiquant les jours d'ouverture du café : du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Boissons sans alcool, chaudes et froides, dessert du jour.

— Vous pouvez emprunter un livre et rester lire ici.

Sophie donne la règle de fonctionnement aux quelques femmes du groupe qui se sont levées et qui bourdonnent désormais autour des livres, dans le but de digérer le crumble savoureux. Trois rations supplémentaires sont commandées par les femmes encore attablées, ce qui rassure Denise sur ses qualités de pâtissière. Un autre mur du café a été équipé d'étagères, habitées de livres, sur une initiative de Sophie. Jess en avait

été étonnée: avant, en France, sa mère ne lisait pas beaucoup, presque jamais, jusqu'à sa rencontre avec sa copine Lili, libraire. Et puis, maintenant, la nouvelle copine de maman c'est Denise, qui est aussi une fan de livres. Rigolo. Jess est contente de cette complicité entre sa mère et Denise, et parfois aussi elle lui fait mal. Une amitié comme Jess n'en vit plus. Sa meilleure amie l'a trahie l'année dernière. Tout ça à cause de ce sale con qui a fait le gentil mec et qui lui a sauté dessus comme un sa-laud. Dire que sa meilleure amie avait trouvé ça normal.

— Et chacun peut y apporter des livres.

Denise et Sophie avaient été unanimes: une bibliothèque est utile si elle est vivante. Elle doit bouger, grandir, changer. Chacun peut faire une donation d'ouvrages en tous genres: ceux qu'on a aimés, qu'on aimerait faire découvrir à d'autres, ceux qui restent dans les cartons de déménagement, les fonds de tiroir, les dessous de pile sur les tables de nuit, ceux qu'on n'a pas fini de lire, mais qui pourraient plaire à d'autres, ceux qui nous parlent d'un épisode de notre vie qu'on ne veut plus revivre, ceux qui portent une dédicace en première page, chargée de souvenirs, de nostalgie et de chagrin. Les deux amies avaient fait une sélection de romans, encyclopédies, dictionnaires, bandes dessinées, recueils de poésie, livres pratiques sur le bricolage, le jardinage, le tricot, histoires pour petits et grands, contes de tous les pays, cahiers de coloriage et de mots croisés. Le grenier de Denise en débordait.

— Jess, tu viens prendre les trois autres parts de crumble?

Jess en cuisine, c'est une idée de Denise, afin de réconcilier la jeune fille avec la nourriture. Denise avait également proposé à Sophie de prendre Jess en salle, pour la reconnecter avec le monde. Jess a compris tout ça. Elle sait qu'elle doit faire des efforts, manger, déglutir, digérer, oublier cette année passée, sa souffrance, son envie de mourir. Sa mère partie si loin, son premier chagrin d'amour, la trahison de sa meilleure amie, son père sur des sites de rencontre pour ados, son frère lobotomisé par ses jeux vidéo, et à quoi ça sert de vivre. Jess refuse de s'occuper des trois parts de crumble, reste tapie derrière le comptoir, la tête cachée au fond de sa capuche noire. Pour elle, ce n'est pas encore le moment de renouer avec la nourriture, cette bouffe qui risquerait de faire revivre son corps qu'elle fuit, déjà trop envahissant avec ses quarante kilos pour 165 centimètres de haut. Trop tôt aussi pour se laisser approcher par les Humains, ces prédateurs qui guettent l'animal efflanqué

qu'elle est devenue. Plus tard, le carillon joyeux annonce la sortie du groupe d'abeilles, repues de sucre et de vie. Indécent.



### **Trois-Rivières, fin novembre**

— C'est Louis Keller !

La voix de Denise est excitée. Sophie se tourne vers elle et regarde par-dessus le comptoir, en direction de l'homme qui vient d'entrer dans le café. En fait, il y a deux hommes.

— C'est qui, Louis Keller ?

— Ma petite Sophie, c'est un grand éditeur !

— Un éditeur de romans ?

— Non. Les éditions Louis Keller, ce sont des livres pratiques, de développement personnel, de naturopathie, de botanique. Louis Keller est botaniste de métier.

— C'est lequel des deux hommes ?

— Le grand.

Louis Keller est immense à côté de l'homme qui l'accompagne. Son manteau noir est élégant, son visage est mince et allongé, avec une mâchoire carrée, très masculine. L'autre homme est petit, rond, plutôt rougeaud. L'ultra-citadin et le bon campagnard.

— Et c'est un séducteur. Attention à toi !

Sophie hausse les épaules. Les hommes, elle n'y pense plus depuis son départ de France. L'été de l'année dernière, quand elle a quitté la France pour venir habiter à Trois-Rivières et étudier à l'Université Saint-Laurent, elle abandonnait sa vie conjugale bourgeoise, les accouplements obligés sous la contrainte de son mari, et un souvenir lointain du désir de leurs premières années de vie commune. Une seule fois depuis, elle avait ressenti une attirance pour un homme. C'était pour Gilles, le fils de Denise, étudiant dans le même groupe de formation. Elle avait aimé sa maturité d'homme quinquagénaire et leur errance respective. Gilles était informaticien dans un laboratoire pharmaceutique d'Ottawa, et en

recherche, comme elle, d'un sens à donner à son existence. Elle avait même imaginé vivre une histoire d'amour avec lui, mais Gilles en aimait une autre. Au moment où Sophie s'apprêtait à lui déclarer ses sentiments, Gilles lui avait confié son attirance pour une de leurs intervenantes. Sophie avait calmé ses ardeurs, cette envie qui naît au fond du ventre, qui met le feu aux joues et rend le corps moite. Au moins, leur rencontre avait permis à Sophie de faire la connaissance de Denise, devenue sa grande amie, une maman de cœur, un guide bienveillant sur son chemin chaotique. Lectures partagées, complicité spirituelle et cette idée d'ouvrir le café ensemble. Dans la vie de Sophie, il n'y a pas de place pour un homme. Depuis l'arrivée de sa fille, elle est redevenue une mère à temps plein, loin de toute féminité. D'ailleurs, où est Jess ?

— Sophie, tu vas prendre la commande ?

— Denise, je préfère te laisser faire.

Denise est ravie. Elle lisse ses cheveux permanentés, bouclés autour de son visage légèrement poudré de rose clair, elle lisse le tomber soyeux de sa robe mauve, elle vérifie son sourire dans le miroir accroché derrière le comptoir en se hissant sur la pointe des pieds. Elle a lu tant d'ouvrages édités par Louis Keller. Sa bibliothèque personnelle en est remplie. Elle partait en randonnée dans les forêts proches de Trois-Rivières, avec les livres de la faune et de la flore locales dans son sac à dos. Son plaisir était de découvrir une fleur, un oiseau. Son mari ne l'accompagnait jamais. Aucun goût pour les livres, aucune attirance pour la nature. En définitive, Denise a partagé plus de temps avec les livres de Louis Keller qu'avec son mari. Louis Keller peut-il seulement imaginer un tel impact sur la vie de ses lecteurs ? L'idée la rend pensive.

— Monsieur Keller, que souhaitez-vous boire ?

— Pour moi, ce sera un thé vert. On se connaît ?

— Je suis une fidèle lectrice.

— Très bien. Je vous présente Jean-Félix Harvey, mon ami libraire, votre voisin d'en face. C'est lui qui a entendu parler de votre café communautaire.

Denise remercie, sourit. Elle explique le fonctionnement du café : la grande bibliothèque, le mur du troc, la table des projets, ronde avec ses huit chaises.

— C'est la fameuse table des projets ?



Jean-Félix Harvey est bien informé. Il faut dire que la presse locale a relayé l'information, surtout depuis qu'un journaliste est venu expérimenter le concept, une semaine après l'inauguration. Cet éditorialiste avait envie de proposer de nouvelles chroniques, afin de redynamiser son hebdomadaire et de gagner un nouveau lectorat, plus jeune. Deux touristes japonaises et l'employé d'une banque voisine, installés autour de la table, avaient utilisé l'anglais comme langue commune pour lui poser de nombreuses questions, ce qui lui avait inspiré des idées innovantes. Il était reparti avec plusieurs feuilles de notes.

— Le portemanteau est près du comptoir, monsieur Keller.

La silhouette distinguée de Louis Keller se dirige vers le comptoir. Le libraire choisit de ranger son manteau sur sa chaise et s'approche de la bibliothèque. Avec délicatesse, ses mains trapues frôlent les livres, rangés par thèmes. Il est rayonnant. Félix le bienheureux, comme l'appelle son ami Louis. Sur les bancs de l'école, c'est grâce à Félix que Louis a découvert la joie de lire. Les livres ont été leur premier lien d'amitié, malgré leurs vies si différentes. Louis, issu d'une famille riche et catholique, élevé avec sévérité et rigueur, avait été initié par son copain de classe à une forme de légèreté de vivre, à la permission de rêver, d'exprimer des émotions, ce qui était interdit chez ses parents, pour les enfants et les adultes. C'est Félix qui lui avait fait découvrir des romans d'aventures, où les jeunes héros évoquaient leurs angoisses et leurs peines, ce qui avait autorisé Louis à parler des siennes. Depuis leur amitié d'enfants, la lecture était restée leur lien permanent et avait comblé les séparations sociales de leurs vies d'adultes, entre Louis Keller, devenu un personnage médiatique avec le déploiement de sa maison d'édition, et Jean-Félix Harvey, gérant de sa petite librairie de quartier. Pendant que Louis faisait l'actualité avec ses dernières parutions et sa relation avec une jeune comédienne très en vue, Félix coulait des jours paisibles auprès de son épouse, qui avait choisi d'être mère au foyer pour aller chercher les enfants à l'école et leur préparer elle-même le goûter quotidien. Félix avait grossi au contact de sa femme, excellente cuisinière, et Louis avait sculpté sa silhouette mince dans sa salle de gym privée. Pendant que Félix passait des vacances à camper au bord d'un lac avec sa femme et leurs quatre enfants, Louis embarquait pour des destinations exotiques, au bras d'une jeune femme souvent métisse et au prénom vanillé.

Cependant, les grandes décisions professionnelles de Louis Keller avaient été inspirées par les avis sages et bienveillants de Félix.

— Tous ces livres, c'est incroyable !

Denise, venue rejoindre Jean-Félix Harvey auprès de la bibliothèque, explique qu'une majorité des ouvrages provient de son grenier, que son salon est tapissé d'autant de romans, qu'elle est bienveillante dans la bibliothèque de son quartier, que dans une autre vie elle avait certainement été libraire. Jean-Félix Harvey lui répond par un clin d'œil complice : « Dans votre prochaine vie, peut-être ? » Pendant ce temps, Louis Keller se dirige vers le comptoir pour y trouver le portemanteau, ce qui provoque un effet papillon chez Sophie : elle s'engouffre dans la cuisine, prétextant ce délicieux parfum de cuisson qui lui fait dire que le crumble doit être sorti du four. Quand elle ressurgit, l'éditeur lui tourne le dos, affairé à enlever son pardessus noir, qu'il suspend avec délicatesse. Son costume est gris sombre, taillé sur mesure. D'un geste précis, il lisse le col de sa veste, contrôle la parfaite position de sa cravate soyeuse, vérifie le revers de sa poche de droite. Il rejoint son ami libraire et Denise devant la bibliothèque, échange quelques mots avec eux, puis les deux hommes regagnent leur table. Sophie, désormais affairée à sortir les tasses propres du lave-vaisselle qui est placé sous le comptoir, les guette de façon discrète.

— Sophie, c'est un thé vert et un jus d'orange pour la table des VIP.

Denise part dans la cuisine où le crumble du jour, aux framboises et aux pommes, est en train de refroidir. Depuis le comptoir, Sophie continue de fixer Louis Keller. Même quand il est assis, son attitude est chic, ses gestes sont souples. Tout en lui exprime l'assurance de l'homme séduisant et conscient de son aura, et tout insécurise Sophie. Le plateau en tek tremble sous sa paume. En posant la théière fumante devant les deux hommes, elle évite le regard de l'éditeur. Il ne la remercie pas. Elle n'est pas étonnée. Pour un homme comme Louis Keller, elle est forcément transparente. Le libraire est avenant.

— C'est donc vous, la Française ?

— Oui.

— Votre mère nous a expliqué votre concept. Bravo !

— Ma mère ?

Jean-Félix Harvey regarde vers la cuisine, là où Denise a rejoint son crumble. Sophie blêmit. Elle se sent très seule. Elle sent le parfum raffiné de l'éditeur et les odeurs de friture du libraire. Les maîtresses top-modèles de l'un, et l'épouse de l'autre, femme au foyer professionnelle. Elle ose alors un coup d'œil vers Louis Keller, dont le regard métallique la paralyse. La voix de l'éditeur est grave.

— Vous aimez donc les livres et les gens, chère madame ?

Sophie veut répondre, cherche ses mots, ne les trouve pas au fond de sa gorge qui se gonfle, derrière le nœud qui la rend muette. Elle esquisse un rictus, tourne les talons, une envie urgente de s'extraire de cette situation. Elle croise Denise qui sort de la cuisine pour servir une autre table, elle y trouve sa fille, assise sur une chaise, en train de lire un roman.

— Chérie, tout le monde parle de ta table des projets.

— Tout le monde ?

— Même ce libraire, il vient d'en parler.

— Sauf qu'il n'y a jamais personne.

— Le temps que le bouche-à-oreille fonctionne et tout le monde voudra s'y asseoir.

Jess n'a pas levé les yeux. Ses cheveux teints en noir sont tirés en arrière, toujours emprisonnés dans la capuche de son chandail, et l'ombre de sa tresse épaisse, ramassée dans son cou, fait frémir Sophie. Elle avait entendu parler des ados qui vivent avec un iguane dans leur chambre ou un rat dans leur cou. Au moins, Jess a accepté de laisser repousser ses cheveux, ceux qu'elle avait rasés sur un côté de son crâne. Son front reste plissé, penché vers le livre, sa mâchoire contractée ferme son visage à double tour, sa peau est blanchâtre, repeinte avec trois couches d'un fond de teint pâle qui masquent ses taches de rousseur. Sophie voit les efforts de Jess pour se contenir. Hier, à l'appartement, sa fille lui a sauté au visage comme un chat sauvage, elle lui a craché toute sa haine. Cette idée de café est nulle, rien ne fonctionne, ni la table des projets ni le mur du troc. Les Québécois sont aussi nuls que les Français. « Mes idées sont nases, je suis nase. Aurais mieux fait de rester au pays. » Ici, Jess se retient de hurler son mal de vivre. Les murs du café sont minces, les clients pourraient entendre ses cris depuis la cuisine. Sophie retient un soupir. Depuis six mois, du chemin a été parcouru. Depuis l'appel téléphonique de l'hôpital français, en juin dernier.

— Votre fille vient d'être hospitalisée d'urgence.

L'annonce était tombée au moment où Sophie terminait sa formation à l'Université Saint-Laurent, où elle commençait à envisager d'écrire, où elle venait de décider de rester au Québec une année supplémentaire, le jour anniversaire des dix-huit ans de Jess. Sophie avait pris le premier vol pour Paris, téléphoné à l'homme auquel elle était toujours mariée, le père de Jess :

— Tiens, un coup de fil ! Le premier depuis Noël.

— Gérard, je t'appelle pour Jess.

— C'est pas trop tôt.

— L'hôpital m'a parlé d'une anorexie sévère.

— T'es pas au courant ? Je croyais que ta fille te disait tout.

Sophie avait retrouvé son mari tel qu'elle l'avait quitté : moqueur, culpabilisant, manipulateur.

— Ta fille, c'est comme d'habitude.

— Tu veux dire quoi ?

— C'est que du cinéma.

Gérard ne pouvait pas comprendre sa fille, tellement accaparé par sa vie de dirigeant d'entreprise, au rythme des comités de direction et des déjeuners d'affaires, des réunions avec ses banquiers ou ses associés. Depuis le départ de Sophie pour le Québec, au mois d'août de l'année passée, Jess avait peu à peu sombré dans un dégoût total de cette surconsommation. À quoi bon les marques, les mecs, les cadeaux de papa ? À chaque discussion avec son père, Jess s'emportait, devenait hystérique, claquait les portes et refusait de le voir pendant plusieurs jours, ce qui n'était pas difficile, car il passait le plus clair de son temps à l'entreprise. Jess avait tenté de faire réagir son frère cadet. « Arrête tous ces jeux vidéo. Tu es anesthésié, manipulé. La violence ne te fait même plus réagir. » Son frère s'était enfermé dans sa chambre et avait pris soin de fermer sa porte à clé dès qu'il s'absentait de la maison. Il soupçonnait Jess d'être capable de prendre son ordinateur et d'en faire don à une association caritative. À l'hôpital, Sophie avait rencontré le médecin, qui n'était pas du même avis que Gérard.

— Votre fille, c'est grave.

— Pourquoi se mettre dans un tel état ?

— J'ai dit à votre fille qu'il n'est pas nécessaire de mourir pour renaître.

Jess était entrée dans un processus bien à elle : elle ne consommait plus rien – alimentation, vêtements, sorties, musique – afin de se sentir vivante, libre de cette vaste manipulation sociale et médiatique contrôlée par tous ces lobbies qu'elle vomissait. Par son abstinence quasi totale, elle montrait son rejet du modèle de son père, dévoré par son travail, et de son frère, avalé par son ordinateur. Quelques mois auparavant, le premier jour de l'an avait marqué un tournant déterminant dans son processus de décroissance personnelle. À une soirée très restreinte – quelques amis convaincus comme elle –, un jeune homme avait attiré son attention. Il avait dix-huit ans, la zen attitude, le bac à la fin de l'année, dégoûté par cette surconsommation de tout. Jess, en version masculine. Ils s'étaient retrouvés autour des valeurs de simplicité, le retour à l'essentiel, arrêter la malbouffe, la tendresse avant tout dans une relation amoureuse, loin de l'hypersexualisation ambiante où les filles de l'âge de Jess étaient habillées comme les chanteuses américaines du moment. Moulées, sexy, entreprenantes, prêtes à tout. Lui, il était loin de ça. Plusieurs semaines s'étaient écoulées et ils avaient fait l'amour dans la chambre de Jess. Pour elle, c'était la première fois. Mais là, il avait montré un autre visage : impatient, autoritaire, vulgaire. Il avait exigé une fellation, il l'avait plaquée sur le lit et pendant qu'elle se débattait, il l'avait bloquée par le cou, à la limite de la strangulation. Ses jambes d'acier avaient forcé le passage des cuisses de Jess, qui avait hurlé. Tétanisé par les cris de Jess, il s'était rhabillé à la hâte et lui avait lancé : « T'es trop coincée, on arrête là. » Jess était effondrée, apeurée, en colère, trahie, piégée. Le prince charmant n'existe donc pas. Les garçons sont tous comme ça ? La réponse, elle l'avait eue dès le lendemain, par sa meilleure amie : « Va falloir t'y faire. Les mecs, ils sont tous pareils. Même les mecs décroissants. Ils veulent tout, tout de suite. » Jess s'était sentie en décalage complet et aussi très agacée par le fatalisme de son amie.

— Et toi, tu acceptes ça, sans rien dire ?

— Ma pauvre Jess, tu crois changer le monde avec tes belles idées romantiques ?

— Pensée unique, bouffe unique, sexe unique. Non, non et non !

— C'est vrai que t'es coincée comme fille.